

Frédéric Meurin

LA TROUPE



Frédéric Meurin

La Troupe

© Frédéric Meurin, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0519-7



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*I'm gonna tell him what to do because he's such a fool
He's always looking for the easy way out
There's only love and hate, time and fate
The rest is, the rest is, the rest is...*

Jack talking (Jack talking to you)

*He said: "I'm finished with acting
Makes you feel like Jesus or John Wayne
So I'm coming to London
I'm gonna hang out in the rain"*

*Ah, it's Jack talking
(Jack talking to you)
And I love him
He's divine
What's he gonna say?
Jack, swing it*

*We better listen
To that man
Because he knows things
Well, we don't understand*

He's got the world listening

*Jack Talking
Dave Stewart and The Spiritual Cowboys*

Mes yeux me piquent tant, j'en viens à me demander si nous avons parcouru ensemble cette étude scientifique prouvant que la vue ne se détériorait pas plus vite à lire dans la pénombre que sous un bon éclairage. Étude qui ne mentionnait pas la lecture sur écran sans autre source de lumière. Survoler les sites d'information m'aide à me préparer. Je déniche toujours une dernière anecdote pour enrichir les notes accumulées sur les titres que je diffuserai dans la soirée à l'attention des francophones expatriés à Londres. Tous les messages d'encouragement que m'adressent mes auditeurs soulignent leur plaisir à redécouvrir des classiques à travers ces histoires méconnues. Il fallait bien cette valeur ajoutée pour convaincre la station de me confier une case horaire et pour distinguer mon émission des dizaines de webradios qui transmettent de la chanson française. Peut-être même que tous ces déracinés de luxe qui m'écoutent depuis la City apprécient la part d'humanité que j'apporte avec mes commentaires. Encore un peu et je vais me prendre pour un *french doctor*. Je ferais mieux de les relire, ces fameuses notes. Sentir poindre la culpabilité constitue un indicateur assez fiable pour attaquer les ultimes révisions de ma programmation. L'horloge du studio confirme : dix minutes avant l'antenne. Une éternité, pour le gamin que je n'ai jamais cessé d'être quand il s'agit de repousser l'heure des devoirs. Je m'accorde un dernier article. Un titre, tout en bas de page, m'accroche l'œil. Je le lis. En entier. Plusieurs fois.

— *On air in five minutes.*

Je me détache de l'écran. Kate, derrière sa vitre, fronce les sourcils.

— Nath' ? *You're ok* ? Ça va ?

Je la rassure d'un hochement de tête et m'attarde encore quelques instants sur la brève. J'abandonne l'ordinateur pour saisir la liste des chansons diffusées ce soir. Elle ne m'inspire plus rien. J'interpelle à mon tour ma réalisatrice, qui me questionne du regard : je marque la pause, calme avant une tempête de feuillets qui tourbillonnent à travers le studio dans un rugissement : « *Showtime* ! ». Elle éclate de rire et me répond avec son accent à couper au couteau.

— Ce soir on improvise !

Elle qui apprécie les playlists composées à la volée, elle va être servie. Dans deux heures, je n'essayerai même pas de lui traduire *Madeleine de Proust* quand elle s'efforcera de comprendre ce qui me guide dans mes errances. Pour l'instant elle se précipite dans les armoires derrière elle en quête du premier album de Michel Berger, celui où figure – est-ce un hasard ? le premier morceau de cette programmation impromptue. J'en profite pour sécher mes larmes.

*Pour me comprendre
Il faudrait savoir le décor
De mon enfance,
Le souffle de mon frère qui dort,
La résonance de mes premiers accords.
Pour me comprendre
Il faudrait connaître mes nuits,
Mes rêves d'amour,
Et puis mes longues insomnies,
Quand vient le jour,
La peur d'affronter la vie.*

*Pour me comprendre
Michel Berger*

— Viens !

Pacôme s'impatiente, battu par la neige. Je trouve toujours le moment idéal pour poser les questions qui me turlupinent depuis des mois.

— C'est quoi l'ancre, là ?

Je désigne la pièce d'acier rouillé qui trône dans la rocaille et je crois bien que mon copain se recroqueville encore un peu plus sous le froid. Il revient sur ses pas et me rejoint, histoire de profiter de ma carrure comme paravent. J'aime bien le voir faire ça, ça me rappelle Astérix et Obélix. Obélix est peut-être tombé dans la marmite de potion magique quand il était petit, mais c'est Astérix le plus fort. Plus rapide. Plus rusé. Plus teigneux. Obélix passerait ses journées à livrer des menhirs si son ami ne l'entraînait pas dans plein de missions, et moi je resterais tout seul à la maison si Pacôme ne m'emmenait pas au magasin de jouets. Quand la vendeuse avec sa drôle de main à trois doigts ne supporte plus nos cris et nos poursuites dans ses rayons, elle a beau nous chasser de sa boutique, nous on rentre goûter et on rêve encore à tous les jouets absents de ses étagères. On découpe des personnages dans les catalogues que la crochue ne veut plus qu'on prenne, soi-disant parce qu'on n'en laisse pas aux autres clients et on rejoue les

aventures qu'on a imaginées dans son magasin. Moi je préférerais que nos parents nous achètent cette boîte de pirates ou celle-ci d'astronautes, Pacôme, lui, s'en fiche : il espère surtout que sa mère lui payera une caméra, pour filmer les histoires qu'on invente. Avec un peu de chance, on en aura bientôt une, déjà à Noël on m'a offert des petites enceintes que je peux brancher sur mon walkman. Du coup, Pacôme m'a confié la composition de la bande-son, même s'il a été un peu déçu par la première cassette que je lui ai fait écouter. Il ne s'attendait pas à autant de chansons, encore moins françaises. J'allais pourtant pas prendre des chansons anglaises, j'aurais pas compris les paroles collaient avec nos histoires — alors que lui ne s'intéresse qu'à l'ambiance, pas à ce que ça raconte, puisque c'est nous qui jouons les dialogues : inutile qu'un chanteur répète ce que nous y disons déjà. Je sais pour autant pas où je vais dégouter des musiques sans paroles ailleurs que dans les disques de classique de mon père. Je ne le vois qu'un week-end sur deux quand il revient d'Angleterre, c'est pas pour me faire engueuler d'avoir rayé ses vinyles. Mais là tout de suite, ce problème d'approvisionnement ne pèse pas lourd face à l'énigme de cette ancre de marine dans le jardin de mon copain.

— T-t-t-tu vois la f-f-f-fe... nôtre, là ?

Je lève la tête. Mon menton en profite pour me dégouliner du cache-nez. Je replace l'écharpe d'un geste habitué.

— C'est d'là que mon g-g-g-grand-père l'a j...etée.

— Pourquoi il a fait ça ?

Il laisse s'échapper un grand nuage de condensation qui disparaît aussitôt. Les soupirs de Pacôme ponctuent nos conversations quand je ne comprends pas assez vite ses explications réduites par son économie de mots à un code secret. Vu qu'il n'essaye même pas de reformuler, soit ce coup-ci je suis vraiment trop bête pour capter, soit mon copain en a marre de se geler les miches. Avant de le rattraper, je secoue la neige accumulée sur mes épaules, comme ces sapins qui se déplacent dans les forêts des contes de Noël.

— T'es pas marrant...

— C'est pas marrant.

On défait nos chaussures pleines de gadoue avant de nous précipiter dans la cuisine. Notre raid est bien organisé : Pacôme prend les baguettes et un couteau pour les ouvrir, je me charge du beurre et du chocolat. Pacôme aime le noir très amer, moi je préfère comment les grains de riz soufflé me mordent la langue quand les morceaux roulent dans ma bouche. Moins d'une minute suffit pour rassembler notre butin et nous élancer vers l'étage. Un cri en provenance du salon couvre notre cavalcade et le son de la télé.

— N'allez pas mettre des miettes partout dans ton lit !

Pacôme a déjà gravi les dernières marches quand sa mère rajoute :

— Et Coco, dis à ton copain de ne pas courir comme un éléphant dans mon escalier.

Pas besoin d'un miroir : même sans son costume, je suis de la couleur du Père Noël... Mâchoire crispée, Pacôme réplique sous cape.

— M'appelle pas comme ça, sale conne.

Bien sûr, j'ai beau lui en vouloir moi aussi, je ne peux pas m'empêcher de reprocher à Pacôme de mal parler de sa maman. Pour toute réponse, il hausse les épaules et pousse la porte de sa chambre, marquée au gros feutre noir indélébile d'un « Do not *distrub* », qu'entourent des étoiles, un croissant de lune et une guitare, graffitis tracés d'une main malhabile. Nous nous jetons sur le lit pour l'opération « Ogres voraces ». Installés en tailleur, nous sommes impitoyables avec nos proies, Pacôme éventre d'un geste expert les baguettes que je recouvre de tranches de beurre rivetées à la mie par des carreaux de chocolat plus serrés que dans leur emballage d'aluminium. Ces préparatifs accomplis, le festin commence à peine qu'il se termine déjà. La recherche des survivants débute pour mieux les achever. Pacôme s'occupe de piquer du doigt les fragments de croûte de pain éparpillés sur le lit. Tout aussi méthodique, je me charge de rouler les feuilles métalliques pour récolter les derniers copeaux de chocolat. Nous jouons alors aux drogués : on s'enduit le doigt de poussière de cacao, on s'en brosse les dents, on claque de la langue avant de chuchoter d'un air

mystérieux « c'est de la bonne » et on finit le reste de la poudre en la reniflant. Le premier qui éternue a perdu. Je perds souvent.

Nous sommes en pleine descente : plus de pain, plus de chocolat, même plus de poudre. Mon regard se pose sur la frise de photos qui encadrent la fenêtre. Un frisson me parcourt devant ces clichés de stars et de chanteuses découpées dans des magazines. Je ne comprends pas ce que Pacôme trouve de rassurant dans ces yeux de papier glacé. Alors que je ne supporterais pas de me sentir épié jusque dans mon lit par ces fantômes, lui au contraire réclame cette présence. Il ne m'a jamais expliqué pourquoi il souhaitait être ainsi surveillé, ni pourquoi je figurais — en bonne place comme quelques copains, tous des garçons — dans tout ce fatras de femmes à poil prélevées à d'autres catalogues que celui de la crochue. Mon doigt glisse sur l'image d'une actrice, prenant garde à ne pas froisser le papier fin du magazine télé où elle a été récupérée.

— Elle est nouvelle, la blonde. T'as changé ta mosaïque ?

D'habitude, Pacôme évite de parler, alors pour répondre à des questions qui n'en sont pas... J'observe les autres clichés, familiers ceux-là. Une des rares fois où elle était en France, ma demi-sœur nous avait emmenés manger des hamburgers pour mon anniversaire. Ma pose devant l'objectif, trop sérieuse chez un enfant de mon âge, contraste avec les grimaces de Pacôme. Le cadre du Polaroid garde les traces du ketchup que j'avais sur les doigts quand je l'agitais pour révéler l'image. J'aime encore plus cette photo, qu'elle survive année après année parmi toutes les autres, mise en valeur par son bord de plastique qui commence à jaunir. Pacôme m'a un jour confié qu'il l'avait placée là exprès, pour la voir à chaque fois qu'il ouvrait sa fenêtre. Quelle idée bizarre me pousse à justement ouvrir d'un coup les deux battants ? Je me penche à la balustrade alors que ça râle derrière moi.

— F-f-f-ferme ça, y c-c-c-caille !

Je me redresse et obéis : j'ai ma confirmation.

— La fenêtre d'où ton grand-père a jeté l'ancre, c'est celle-là ? C'est la tienne.